

A propos du film par Nicolas Philibert

Quand on m'a proposé de faire un film avec les élèves de la 30^e promotion de l'école du TNS, à la suite de Pascale Ferran et de Cédric Kahn (1), je n'ai pas hésité longtemps : c'était une occasion de me confronter à quelque chose de neuf, ne serait-ce que parce que j'allais pour la première fois travailler avec des comédiens. Occasion d'autant plus réjouissante qu'on me laissait toute liberté d'approche... à condition que je traite à part égale tous les élèves de la promotion.

Cette contrainte « égalitaire » se révélant tout de même assez lourde - ils étaient quinze ! - j'ai rapidement décidé de faire de leur groupe le sujet-même du film ; sans compter que, dès ma première rencontre avec eux, j'avais été frappé par l'esprit collectif qui les animait. Recrutés deux ans plus tôt à l'issue d'un concours d'entrée particulièrement sélectif, ils ne s'étaient pas choisis, mais comme disait l'un d'eux, ils avaient appris peu à peu à « *respirer, travailler et grandir ensemble* ». D'où un sentiment d'identité qui n'excluait évidemment ni tensions ni coups d'éclat, mais qui se traduisait en toutes circonstances par une attention soutenue des uns envers les autres. On pouvait y voir une façon douillette de se protéger de l'extérieur, mais qu'importe ! L'énergie qu'ils mettaient à préserver l'unité de leur groupe avait quelque chose de touchant. C'est ainsi que je leur ai demandé d'être présents tous ensemble, chaque jour, sur le plateau.

Au lieu d'élaborer un scénario détaillé, avec une histoire, des dialogues écrits et des personnages que les élèves n'auraient plus qu'à incarner, j'avais souhaité donner à ce tournage un caractère très improvisé, d'après une trame qui tenait en quelques lignes : le film raconterait l'histoire d'une longue nuit au cours de laquelle ils tenteraient de jeter les bases d'un (futur) spectacle sur Strasbourg. Naturellement, « Strasbourg » était un prétexte bien plus qu'une fin en soi, le « réservoir » dans lequel ils pourraient librement puiser le matériau (documentaire ou fictionnel) qui leur permettraient d'exprimer un regard sur le monde.

J'allais donc bientôt filmer quinze apprentis comédiens et scénographes aux prises avec toutes sortes de questions ; des questions qu'ils se poseront avec un mélange de sérieux et de candeur, de légèreté et de profondeur : comment faire naître de la fiction à partir des réalités qui nous entourent ? La fiction peut-elle s'emparer de l'Histoire, en particulier des pages les plus noires du passé (il sera fait allusion au camp de concentration du Struthof, dans les Vosges) ? Ou encore : qu'est-ce qu'un « personnage » ? Comment travailler sans le support d'un texte préexistant, sans metteur en scène ni regard extérieur ? Comment mettre en commun quinze propositions profondément disparates ? Un spectacle peut-il changer le regard du spectateur ?

Mais la ville de Strasbourg avait beau n'être qu'un prétexte, il allait falloir tout de même qu'ils « s'y collent » ! A l'approche du tournage, j'ai donc demandé à chacun d'eux de réfléchir (individuellement, sans collusion avec les autres) à ce que pourrait être ce spectacle, d'en imaginer les parti-pris artistiques, les éventuels

personnages et décors, mais aussi de se documenter sur la ville, son histoire et sa géographie, ses traditions culturelles, sa vie associative, ses industries, les institutions européennes qu'elle abrite... ou encore son club de foot, ses balayeurs de rues, ses brasseries de houblon, ses travailleurs frontaliers, ses chômeurs, que sais-je encore... et ce faisant de récolter témoignages, récits, écrits, légendes, photographies, dessins, statistiques ou tout autre élément qui pourrait nourrir le projet.

Ainsi, au cours des premiers jours de tournage, chacun ferait part aux autres de ses propositions personnelles ; puis ils tenteraient ensemble de les articuler entre elles...

1) Pascale Ferran : *"L'Age des possibles"* (1995), avec les élève de la 28^e promotion ; Cédric Kahn : *"Culpabilité zéro"* (1996), avec les élèves du « groupe 29 ».